

CHAPITRE PREMIER

La Planète

Cent quatre !

Avec celui-ci, cela faisait cent quatre depuis le début du voyage.

Cent quatre fois en neuf années ! La scène n'avait plus rien d'original.

Et c'était toujours le même scénario : la salle trop froide, les infirmiers qui s'affairaient en silence, la porte à double battant qui se refermait derrière eux avec un bruit de succion. Toujours la même chose, avec les cloisons grises, métalliques, avec la peinture maintenant un peu éraillée à l'endroit où l'on venait ranger la civière.

Cent quatre fois ! et pourtant, Nadia ne pouvait se résoudre à trouver cela banal. Elle se tenait au fond du sas, immobile, les traits tirés par un mélange de stupeur et d'affolement calme, les yeux fixés sur le

travail des hommes qui ôtaient les vêtements du cadavre et le toilettaient. Il lui semblait qu'elle observait tout cela de très loin, comme d'en dehors d'elle-même. Cent quatre suicides, et elle n'avait pas encore l'habitude ! Elle espérait bien d'ailleurs qu'elle n'en prendrait jamais l'habitude...

Enfin, les hommes en blouse blanche s'écartèrent, leur besogne achevée. Ils quittèrent la pièce après avoir salué distraitement la psychologue. Nadia inclina la tête dans leur direction, puis se tourna lentement vers le clavier de Smitty, l'ordinateur principal d'*Orejona*. Elle contrôla les chiffres sur la plaque d'identité avant d'introduire celle-ci dans le logement prévu à cet effet. Pendant quelques secondes elle laissa errer son regard sur le visage exsangue du jeune homme. Les renseignements d'identité s'affichaient à l'écran : Boris Adamov, Vingt-neuf ans, originaire de Sébastopol, en Crimée, parent décédés dans un accident alors qu'il avait treize ans. Elle n'avait plus besoin de lire, connaissait le dossier par cœur : études à Moscou, puis Prague, avant un séjour à Paris, où il avait travaillé dans les transports publics. Il s'était embarqué à la suite d'une déception amoureuse.

Ceux-là sont les plus vulnérables, pensa-t-elle. Elle se surprit à aimer ce corps lisse et musclé, trop blanc, ces cheveux blonds qui s'écoulaient de chaque côté du front. De quand datait sa dernière

consultation, à celui-ci ? S'était-elle montrée assez disponible ? Avait-elle su le comprendre ? Sans doute pas, puisqu'il s'était finalement tranché les veines. Bien sûr, il n'était pas le seul, tout le monde voulait parler un jour ou l'autre avec la psychologue. Elle s'en voulut de se chercher des excuses et pianota brièvement la formule rituelle :

Suicidé, 15 Mars 2055 TO

Voilà, Smitty allait classer l'affaire.

Exit Boris Adamov.

La jeune femme enclencha la commande d'expulsion, et un bras articulé fit glisser le corps dans le tube à air comprimé qui allait l'expulser dans l'espace où il resterait pour l'éternité, astre dérisoire. Elle se surprit à murmurer :

— Dieu te garde, Boris.

La trappe claqua. C'était fini. Elle savait déjà que demain elle aurait oublié. Comment survivre, sans cela ?

— Salut, Nadia, dit sombrement le commandant sans se retourner quand elle pénétra dans le poste de commande. Encore un, n'est-ce pas ?

— Oui, encore un. Maintenant nous avons dépassé la barre du un pour cent. En neuf ans...

Le commandant Pasternov regardait un point qui s'éloignait rapidement dans le vide, de l'autre côté du hublot.

— Il nous quitte... Peut-être, qui sait ? son corps

momifié rejoindra-t-il un jour notre système solaire.

— Tais-toi, Carol. (Nadia vint appuyer sa joue contre l'épaule de l'homme.) De toute manière, c'était prévu, non ?

— Tu le sais aussi bien que moi ! La norme est fixée à cinq pour cent de pertes pour vingt ans de voyage. C'est si facile, de prévoir la mort des autres quand de toute façon ces autres, on ne les reverra plus jamais. Et maintenant, que prévoit Smitty ?

— Après celui-ci, la barre est à sept et quelques centièmes.

— Épargne les centièmes, je t'en prie !

Depuis longtemps, le corps avait totalement disparu à leurs yeux. Le commandant se dégagait doucement de l'étreinte de Nadia et se retourna vers le central de commande. Il serrait les dents. Il pensait à ces dix mille passagers volontaires, dont il se sentait responsable et qui s'autodétruisaient à petit feu. Il pensait aux trois millions de tonnes de son navire intersidéral, portés par les gigantesques propulseurs qui vomissaient depuis neuf ans un flot de plasma pour qu'*Orejona* file presque aussi vite que la lumière. Neuf ans ! Et là-bas, sur la Terre, dans l'autre monde, cent ans avaient dû passer. Presque tous ceux qu'il avait connus étaient des vieillards ou des cadavres. Le message le plus récent, reçu hier, datait d'il y avait cinquante ans !... Et toute cette folie, la responsabilité de cette odyssée sans

retour, entre ses mains à lui...

— La vérité est que la courbe évolue dangereusement, Carol. Beaucoup de ceux qui se sont embarqués n'évaluaient pas à leur juste valeur les conséquences. La longueur de l'attente...

— Je sais bien, personne ne pouvait accepter ça froidement, même pas toi, ni moi, Nadia...

Il l'attira à nouveau contre lui, pour qu'elle ne voie pas la larme qui coulait de ses yeux aux sourcils broussailleux.

— Pauvre type ! dit doucement le commandant. Il a attendu neuf ans, et il lui aurait suffi d'un jour de plus !

Nadia se contracta, électrisée, et recula, les yeux écarquillés.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ça y est, nous avons repéré un système.

— Tu veux dire une étoile avec des planètes ?

— Oui, parfaitement, des planètes. *Orejona* a déjà commencé à ralentir.

Instantanément, la joie éclata sur le visage de la psychologue.

— Des planètes ? répéta-t-elle comme pour se convaincre elle-même

— Oui, des planètes !

Tous deux se mirent à rire, d'un rire nerveux, fou, inextinguible...

— Oh Carol, c'est... C'est tout simplement merveilleux ! (Elle se jeta au cou de son partenaire et lui administra un baiser féroce. Puis, sans transition :) Vite, Carol, annonce-le aux passagers, j'ai eu assez de suicides pour aujourd'hui !

CHAPITRE II

Orejona

L'*Orejona* se divisait en trois blocs. À l'arrière, les monstrueux moteurs à plasma surmontés de leurs gigantesques réservoirs représentaient plus des deux tiers du volume total. À l'avant, on trouvait l'ensemble technico-médical, dans lequel résidaient les techniciens, le commandement et le personnel médiopsychologique. Entre les deux s'étiraient les aires d'habitation : quatre étages aménagés en jardins exotiques, en salles de spectacle, en serres hydroponiques ou en terrains de sports, en d'autres termes, absolument tout ce qu'il fallait pour s'ennuyer somptueusement pendant des années. En fait, la plupart des passagers avaient fini par éprouver une telle aversion pour tous les décors fabriqués à leur intention qu'ils préféraient rester terrés dans leurs cabines ou leurs bungalows, en tête-à-tête avec leurs collections d'enregistrements holographiques.

C'est la raison pour laquelle les parties communes

des niveaux étaient presque désertes quand fut diffusée l'annonce tant attendue :

— Appel à tous les passagers... Appel à tous les passagers... Ici le commandant Pasternov... Hé bien, ça y est, les enfants, on arrive ! Smitty nous a repéré un joli petit système, et nous y allons... *Orejona* a déjà commencé la procédure d'approche. Nous ralentissons déjà !

Immédiatement, les quelques rares promeneurs, après quelques instants de stupéfaction, se précipitèrent les uns vers les autres, se congratulèrent, se répétèrent la nouvelle pour se convaincre de sa véracité, s'embrassèrent dans de folles étreintes. Puis, bien vite, on s'en alla frapper aux portes des reclus de cabine, on les tira de force à l'extérieur. C'était la fête, d'un seul coup, la grande fête de l'arrivée à laquelle chacun rêvait depuis que le vaisseau avait quitté la zone d'attraction de la Terre.

Partout maintenant se formaient des assemblées spontanées, des farandoles improvisées. Certains sortaient de leurs bagages un synthétiseur, une guitare, un harmonica même et les niveaux finirent par accueillir une espèce de gigantesque jam-session. Tout le monde ou presque se laissait aller à la folie.

Les imprimantes de Smitty sortirent une édition spéciale d'*Orejona News* qui fut épuisée en quelques minutes. Et pourtant elle ne faisait que reprendre, en grand sur une seule feuille, les déclarations du

commandant, sans rien y ajouter, ni rien commenter. Mais ces mots-là, on avait envie de les relire, de les apprendre par cœur, de s'en pénétrer, de s'en persuader. Il fallait les connaître parfaitement, il fallait les intégrer, en être sûrs.

Sur une pelouse du jardin exotique, sous de hauts palmiers immobiles, on avait apporté quatre grosses tonnes de vin de la Terre, du vrai, de bonnes vieilles barriques de chêne qu'on avait mises en perce et où chacun venait boire, s'enivrer, mettre fin à neuf ans d'inquiétudes et d'inhibition. C'était la surprise que Pasternov avait préparée à l'intention des passagers dès avant le départ.

Un peu partout, des feux de joie commençaient à s'élever, où des malheureux jetaient leurs derniers biens, leurs dernières attaches avec la planète natale. Et les flammes montaient vers les voûtes, jusqu'à ce que les pyrosenseurs détectent l'incendie et le noient sous des jets d'eau glacée sous lesquels les jeunes gens se précipitaient aussitôt avec délices. Russel Copponi était l'un de ceux-là, embarqué sur ce vaisseau pour oublier dix ans de galère sur la Terre, ainsi que quelques coups foireux du côté de Pittsburg.

C'était un défolement général ! Et cela atteignit au comble quand une deuxième édition d'*Orejona News* sortit, cette fois avec la première photo du nouveau système et de la terre promise. Ce n'étaient encore que quelques points flous se détachant sur le

ciel noir : tout à la fois le jardin d'Éden et les trésors d'Eldorado !

La fête dura deux ou trois jours et, dans les mois qui suivirent, on put remarquer l'air enjoué et enthousiaste que chacun arborait quasiment en permanence. On ne parlait que de Planète Z – c'était le nom qu'on avait convenu de lui donner en attendant d'avoir appris à bien la connaître pour la baptiser correctement.

On propageait les moindres nouvelles de l'approche, on se passait les photographies quotidiennes, de plus en plus précises. Surtout, on s'activait à préparer l'arrivée. En effet, il n'était pas prévu de continuer à occuper les niveaux d'habitation actuels pendant qu'*Orejona* serait sur orbite, moteurs coupés, et donc en apesanteur. Il faudrait au contraire résider dans l'anneau rotatif, où régnerait une gravité suffisante pour assurer une vie normale. Alors, en attendant le déménagement, on se dépêchait, on emballait, on mettait ses bagages en ordre. Bien entendu, la transition ne serait sans doute pas longue : pas plus d'un ou deux mois, le temps de bien observer Planète Z. Après, enfin on s'installerait définitivement au sol.

C'était doublement que les personnels techniques, eux, devaient s'activer, car en plus de leurs effets personnels, comme pour tous les autres, ils devaient surtout préparer le vaisseau spatial. *Orejona* filait

maintenant depuis neuf ans à travers l'espace, sans problèmes majeurs, à sa vitesse de croisière. Et soudain, il s'agissait de ralentir, puis de s'arrêter. En principe, tout devait fonctionner – mais en principe seulement. En fait tout reposait sur la fiabilité des calculs de l'Union Spatiale Internationale. Les meilleurs spécialistes du monde, les ordinateurs les plus perfectionnés, bien sûr, mais au bout de tout cela, il y avait toujours l'expérience qui devait trancher. Et l'expérience, c'était *Orejona*. Jamais on n'avait fait fonctionner un moteur à plasma aussi longtemps, et Dieu sait ce qui allait advenir quand on allait vouloir l'arrêter. Il était impossible de savoir si l'échauffement n'allait pas avoir durablement altéré la structure moléculaire des parois des propulseurs, et si toutes les commandes répondraient. De plus, c'était la première fois aussi que l'effet Gasterman avait été appliqué à un tel ensemble. L'accentuation de la contraction temporelle qui s'en était ensuivie n'allait-elle pas susciter des contraintes excessives lors du retour à allure normale ?

Alors, pour les techniciens et les ingénieurs, les six mois qui séparèrent le jour de l'annonce de l'arrivée de la date prévue pour la mise en orbite furent réellement épuisants. Le commandant Pasternov – qui ne se ménageait pas lui-même – avait organisé deux postes quotidiens de douze heures, sans jour de repos, qui se relayèrent sans jamais faiblir.

D'ailleurs, parmi les passagers, les volontaires ne manquèrent pas pour prêter main-forte à l'entretien. Tout était bon pour échapper à l'ennui de l'interminable approche. La corvée qui attirait le plus, curieusement, était le nettoyage de la coque. C'était extraordinaire comme *Orejona* avait pu se couvrir de poussière pendant sa traversée ! Et pas question de la balayer simplement dans l'espace, la masse titanique de la nef n'aurait pas tardé à l'attirer de nouveau par simple effet d'attraction newtonienne. Il fallait donc l'enfermer dans de petits sachets plastifiés, puis venir la déposer en couche régulière sur certaines aires des jardins, dégagées à cet effet.

Copponi faisait partie d'une de ces équipes nettoyage. Il aimait ce travail. Il avait l'impression de respirer enfin librement, au dehors, malgré le scaphandre. L'impression d'être libre. Souvent, il interrompait son travail pour contempler Planète Z. Il disait « Ma planète ». Il apprenait déjà à aimer le globe mauve qui chaque jour devenait plus visible. Sa planète ! Il n'avait certainement aucun regret, pour la lointaine Terre, pour ce monde pourri qui avait failli le briser. Il essayait de ne plus y penser, mais Naples revenait, les ruelles misérables. Et Pittsburg, un jour. Aldo Copponi avait changé son prénom en Russel. Et quoi de changé ? Encore la misère et la prison. Bande de salauds !... Alors, quand les autres, là, sont venus le trouver, lui demander de travailler pour leurs

services, il avait accepté. Il s'en foutait bien, de ceux d'en face. Ce qui l'intéressait, lui, c'était de s'échapper.

Travailler pour eux ! Il y en a qui croyaient vraiment que le projet dont *Orejona* formait le premier maillon allait supprimer les frontières et les tensions à la surface de la Terre. Pauvres naïfs. L'Union Spatiale Internationale est une chose, la politique en est une autre. Mais lui, Copponi, maintenant, il s'en foutait bien, de toutes les magouilles. Il avait choisi une fois pour toutes Planète Z, son diamant pourpre. Et c'était tout, plus rien ne devrait le lier !

(...)